

ATELIER DE CRIMINOLOGIE LACANIENNE 2015-2016

Martigny le 21 octobre 2015, introduction à

« La vérité menteuse »¹

La vérité n'est pas une chose. « *Véritas* » désigne une qualité, la qualité de ce qui est vrai. Comme elle désigne une qualité, la vérité n'existe que dans une mise en relation signifiante (ex. le faux). Plus simplement, la vérité pour se faire entendre doit en passer par la parole et elle se vérifie dans l'adéquation d'une proposition à la réalité. Cependant, la vérité n'a pas toujours été définie sur ce mode lié au principe de non contradiction. Avant Aristote, la vérité (*alétheia*) ne renvoyait à aucune mise en lien, à aucune adéquation. Elle signifiait : « **le non oublié, le non caché** »² ; soit une non opacité de la chose (du sujet) à elle-même et aux autres. Selon Heidegger, ce premier sens de la vérité aurait déjà été perdu par les philosophes antiques « *pour aboutir en dernier lieu à la vérité-certitude que procure l'illusion de la calculabilité universelle qui est celle de maintenant* ». Dans notre monde contemporain, il est en effet difficile de contester cette orientation, celle d'un discours scientifique de vérités mesurables et chiffrées.

Avec ce premier constat, nous pouvons apercevoir que le traitement de la vérité va nous tenir dans et autour de la logique et de ce que parler veut dire. C'est ainsi que beaucoup de références et d'extraits du support de cette année concernent le langage, la parole, le dire ou encore le discours. Pourquoi ? Parce que la vérité ne peut s'approcher qu'au moyen d'un dire, mais « *il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente* ». Nous verrons plus loin pourquoi. C'est ainsi que Lacan précisera aussi que la vérité ne peut que se « *mi-dire* » parce que toute, elle ne peut pas se dire. Un second point me semble essentiel à poser d'entrée. C'est le fait que, quel que soit votre domaine d'activité, les individus dont vous vous occupez vous parlent et vous répondent avec leurs problèmes ; qu'en vous parlant, leur dire a toujours un point d'ancrage dans le vrai. Même lorsqu'ils délirent !

La vérité a également à faire avec l'acte de foi (je vous renvoie aux pages 14-15 du support). Nous pouvons légitimement douter que nous puissions conclure à quoi que ce soit, j'ajoute de vrai, sans un acte de foi ? Ne serait-ce que de croire au signifiant et au sens de celui-ci lorsque nous parlons. Jacques Lacan a démontré³ que la certitude finale (cf. le « *c'est vrai, c'est comme ça* ») passe par une pré-décision « *obscur* » du sujet qui anticipe logiquement sur la certitude finale à venir. Cela

¹ J. Lacan : « *Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente* », Autres Ecrits, Paris, Seuil, 2001, p. 571. Entendez « *à passer par l'attention* » comme « *à passer par la pensée* » : Dès qu'on pense la vérité ne peut plus être dite ! Autre éclairage de cette phrase : « *D'emblée Lacan avait admis que la vérité avait structure de fiction par rapport au réel. (...) Toutes ces affaires d'être c'est-à-dire d'identifications et de désêtre sont au regard du réel, une vérité menteuse parce qu'il y a une jouissance qui ne se laisse pas négativer. Il y a une jouissance qui n'est pas dans le registre ontologique qui est un registre de fiction* ». Il apparaît à partir de là que « *Désir et vérité sont des modalités du signifié (des significations) alors que la jouissance est très indifférente à la vérité. Elle tient au corps, elle est chevillée au corps, au point que Lacan viendra à définir le corps par la jouissance, et plus précisément (...) par l'auto-érotisme* » (p.5). Jacques-Alain Miller, « *L'être et le Un* » cours du 25.05.2011, p.9, inédit.

² Pour le psychanalyste, le non oublié, le non caché, c'est le non refoulé. C'est l'inconscient à ciel ouvert du psychotique. Cela signifierait que la « *vérité* » du psychotique est plus accessible que celle du névrosé.

³ Jacques Lacan, « *Temps logique* », in Ecrits, Paris, Seuil, 1966, pp.197-213

signifie que le savoir n'est pas déjà là, entier, devant nous ; que si nous attendions d'être certain avant d'agir, il très probable que nous ne ferions pas grand-chose. C'est pourquoi nous enquêtons sur un crime ; nous anticipons ainsi la certitude finale d'un coupable, d'une réparation ou encore du sens du crime. Mais c'est probablement aussi par anticipation de la certitude ultime finale d'une absence de danger, d'une sécurité publique que nous voulons tellement connaître la dangerosité de quelqu'un. Quoi qu'il en soit, le travail de cette année nous fera certainement voir que croyance et savoir ne sont peut-être pas des catégories aussi distinctes qu'il n'y paraît.

Dès que nous parlons de vérité se pose la question du référent de celle-ci. Aujourd'hui, pour qu'un dire soit considéré comme vrai, nous demandons – je l'ai dit plus-haut - à ce qu'il y ait une adéquation entre ce dire et les faits (la réalité). Mais voilà, le fait dépend aussi de ce qui en est dit. Lacan a montré que le référent du dit – soit sa vérité – est comme une rainure située dans le dit lui-même ; c'est cette marque qui fonde le dire vrai. Cette rainure est inscrite, logée, dans l'écart qui existe entre l'énoncé et l'énonciation, un écart qui touche au réel et qu'il est impossible de dire.

Alors pourquoi, pour le psychanalyste, la vérité est-elle menteuse ? Elle est menteuse par rapport à un réel qui est situé hors sens et qui, lui, ne varie ni dans l'espace ni dans le temps (il est, et revient, toujours à la même place). Ensuite, elle est menteuse parce que la vérité nourrit le sens ; elle établit des relations entre un mot et un autre et tente de rendre ce tout univoque et nécessaire. Or, dans l'analyse, mais aussi dans une expertise, l'individu nous livre des élucubrations sur ses actes, sur sa vie ; il nous livre un savoir reconstruit qui, bien qu'il soit du registre de la vérité- c'est vrai pour celui qui l'énonce - garde toujours la structure d'une fiction. C'est pour cette raison que Lacan définit l'opération analytique comme celle de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel, un réel qui précisément ne peut pas se dire. L'opération analytique consiste à donner un sens – entendez une direction – à nos histoires de vie et c'est en quoi elle est menteuse. La vérité ne peut entrer dans le réel, elle ne peut se mesurer au réel qu'à se faire menteuse en usant de l'imaginaire et du symbolique pour construire une fiction. La vérité menteuse, c'est ainsi « *le savoir en tant qu'élucubration, c'est la fiction dont la structure est celle de la vérité* » (cf. réf.2). Saisissez-vous mieux l'énoncé cité plus haut selon lequel il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente ?

La vérité est délicate à manier ; un amour de la vérité conduit le plus souvent à la tyrannie. D'ailleurs, il vaut même mieux livrer au tyran un semblant de vérité plutôt que la vérité vraie. Souvenez-vous ! La question sur la vérité est au cœur du drame chrétien. Le Christ a été interpellé sur la vérité par Ponce Pilate, qui l'a condamné. Celui-ci lui dit : « *Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis, je suis roi. Je suis né et Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. Pilate lui dit : **Qu'est-ce que la vérité ?** Après avoir dit cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : Je ne trouve aucun crime en lui » (Jean 18 :37-38). La suite est connue. Il faut noter ici que la question de Ponce Pilate n'est ni méprisante ni ironique. C'est un homme formé à la pensée stoïcienne et il recherche réellement le critère de la vérité. Pour les stoïciens, cette recherche s'appuie sur le comment départager, discerner, mesurer ? Mais l'homme politique n'a pas entendu que la réponse était déjà contenue dans ce que le Christ répond. Dans ses phrases, il réfère la vérité non pas à un critère de parole, soit aux signifiants d'un discours, mais à Dieu ainsi qu'à sa voix (ce qui est un fait !). Est de la vérité celui qui*

écoute la voix du Christ et non pas sa parole. Parmi les hommes, le Christ rend témoignage à la vérité. Dans l'envers de la psychanalyse, Lacan a cette phrase très directe qui éclaire cette scène : « *Ce qu'il y a d'effroyable dans la vérité (lorsqu'on en recherche le critère ou lorsqu'on pense la détenir), c'est qu'elle met à sa place la tyrannie* » (p.216). Il surenchérit : « *la vérité, mes bons amis, mène à la religion* » (9 avril 74) et dans son séminaire de 1974 (*Les Non-dupes errent*) Lacan précise : « *C'est toujours vrai que le tyran, on ne peut pas le supporter et par conséquent, celui que le tyran veut atteindre, (cf. le Christ), ce qu'il lui faut, c'est un semblant de vérité* » (19.03.1974). Il est, je pense, pertinent de prendre en considération ces points lorsque nous exigeons la vérité du criminel. S'il n'est pas fou ou s'il n'est pas Dieu, il nous fournira un semblant pour échapper à la tyrannie qu'il suppose à notre exigence !

Dans notre atelier, la question de la vérité se pose en termes très pragmatiques. Face au criminel, comment discriminer ce qui est vrai de ce qui est faux dans ce qu'il a fait et dans ce qu'il nous dit ? Y a-t-il un moyen de vérifier la justesse d'un énoncé et si oui, quel est-il ? Comment avoir confiance dans ce qui nous est dit ? Comment élaborer un savoir « vrai » à partir de ses paroles ? La vérité a-t-elle quelque chose à voir avec le sujet qui dit, qui énonce, ou avons-nous aujourd'hui besoin de « la foi » dans la science, dans la religion ou dans les techniques évaluatives pour écouter celui ou celle qui nous parle. Ou faut-il, comme à Guantanamo ou dans les cellules secrètes de la CIA, user de la torture pour obtenir le vrai ? Nous fions-nous encore à cette parole ou évitons-nous déjà d'avoir à en passer par son écoute en visant des signes objectifs qui parleraient pour elle ? Je soutiens évidemment de continuer à en passer par la parole mais cela n'éclaire pas comment entendre ce qui, dans l'énoncé est - ou pas - dit.

Je vous livre une vignette juridique qui m'a interpellé cet été. Elle date du samedi 4 juillet 2015, dans le Journal *Midi Libre*, à la page 5. Ce média informe en gros titre qu'à Montpellier « *Un cambrioleur menace sa victime avec un sabre* ». Cet homme est rentré dans le domicile d'un couple âgé de la région avec des complices non identifiés. Ils se sont emparés de leurs biens dont un sabre avec lequel l'accusé a menacé les propriétaires avant de s'enfuir. Le voleur, devant les juges, est seul. Il s'est fait pincer dans un contrôle de police parce qu'il roulait trop vite pour rentrer chez lui. Dans son coffre, la police découvrira le butin.

Voici ce que le journaliste restitue : « *La main sur le cœur, le cambrioleur, petite vingtaine, l'assure au tribunal correctionnel, ce n'est pas un voleur : Voilà la vérité, si vous voulez me croire, c'est à vous de décider* », lance-t-il un brin théâtral. « *C'est sûr que le tribunal est libre de vous croire ou pas !* » assène alors le président. Lorsqu'on lui fait remarquer qu'il s'est emparé d'un sabre et qu'il a menacé les victimes, il répond : « *Je n'ai jamais eu de sabre* » et lorsque le Président lui demande pourquoi alors les victimes l'ont formellement reconnu, il rétorque : « *Je jure sur mon cœur et devant Dieu de dire la vérité, ce n'est pas moi !* ». Il explique ensuite qu'il a trouvé les objets dans une déchetterie. Il fait cela pour nourrir ses enfants. Et lorsque le Président lui fait remarquer qu'il n'a pas du tout dit la même chose aux policiers, il répond : « *J'ai peur des policiers, ils m'ont arrêté à trois voitures* ». Le Président lui rétorque alors : « *Depuis le temps que vous les fréquentez, vous ne devriez pas en avoir peur !* ». Conclusion, il est condamné à une année de prison ferme !

Cette vignette illustre parfaitement la fiction : « *tout ce qui est discours ne peut que se donner pour semblant, et rien ne s'y édifie qui ne soit à la base de ce qui s'appelle le*

signifiant (le mot)» (« D'un discours qui ne serait pas du semblant », p. 15). Il y a dans celle-ci à la fois mensonges et vérités. Vraisemblablement mensonges du cambrioleur vis-à-vis des faits dont on l'accuse mais aussi vérité de sa position subjective qui est, au moins, celle d'un « je ne veux y être pour rien dans cet acte » voire au pire, « je ne veux y être pour rien dans les actes de ma vie ». La fiction de ce récit peut aussi être présentée sous l'angle de la « storytelling ». C'est-à-dire, on se et on leur (aux médecins, aux autorités etc.) raconte des histoires ! Or, bien que fiction cela n'exclut absolument pas la vérité puisque la vérité ne peut que se présenter sous la forme d'une fiction : « C'est dès longtemps, vous la savez, que j'articule que la vérité a structure de fiction »⁴.

Arrêtons-nous un instant sur la « storytelling ». Marie-Hélène Brousse y consacre un éditorial⁵ qui éclaire l'extrait de journal que je viens de vous exposer. La fiction nous fait lire, écouter des histoires. Elle nous conduit au cinéma. Elle nous fait, de manière plus ou moins consentie, « *tomber dans le piège du sens* » et cherche notre adhésion. La fiction est ainsi « *un mode de jouissance* ». Ce point me paraît très juste et surtout éclairant pour traiter les phrases du délinquant citées plus haut. Le délinquant jouit de son histoire, je ne pense pas une seconde qu'il croie à ce qu'il répond ou à ce qu'il dit à ses Juges mais ce mode de jouissance lui permet de faire déconsister l'Autre de la justice.

Dès lors que nous parlons, nous ne pouvons plus échapper à la fiction. Elle « *s'impose à l'animal humain du fait qu'il est produit de la structure du langage et de la parole. C'est la satisfaction première, la jouissance à tout moment et à portée de tous. Des histoires, encore des histoires, celles qu'on nous raconte, celles qu'on raconte, celles qu'on se raconte (...). Ce sont toujours « des histoires à dormir debout »* écrit M.-H. Brousse. C'est d'ailleurs la fonction de nos histoires puisqu'elles « *nous permettent, réveillé, de continuer à dormir, comme Lacan à partir de 1977 ne cesse de l'énoncer* » (p.5). Les fictions, les histoires que nous nous racontons ou que l'on nous raconte avaient, dans le passé – pensez à toute la tradition de l'orale -, la fonction de révéler une Vérité au moyen d'énigmes ; elles étaient au service du lien social. Dans la vignette, la fiction sert au sujet à jouir de sa vérité – agie mais pas dite - de faire sans l'Autre auquel il ne croit pas.

C'est précisément ce que relève M.-H. Brousse. Aujourd'hui, le « *storytelling* » concentre surtout l'intérêt, la jouissance du « *Un-tout-seul* ». Pensez ici aussi aux réseaux sociaux où chacun, chacune peut mettre en scène de manière héroïque les petits moments de son quotidien ; « *Le mot d'ordre y est « toujours plus de vérité », qu'on cherche à atteindre par plus de transparence, d'authenticité, voire de crudité* ». La vérité « *se pluralise et nous sommes bombardés de vérités multiples toujours plus relativisées* », c'est peut-être la meilleure illustration de ce néologisme inventé par Lacan : les « *varités* ». Autrefois « *l'addition de la croyance à la vérité donnait sa fermeté aux semblants qui nous gouvernaient* ». Cela s'accompagnait d'une lourdeur morale qui n'a pas été sans conséquences mais « *aujourd'hui y croire est superflu ou du moins éphémère* » (p.6) ajoute-t-elle. Actuellement le référent n'est plus dans la croyance dans une vérité qui loge dans une fonction d'autorité (scolaire, médicale,

⁴ J. Lacan, « *Le Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre* », Paris, Seuil, 2006, p. 348.

⁵ Marie-Hélène Brousse, « *La fiction polymorphe* », in *la Cause du Désir* n°87, Paris, Navarin, 2014. pp.5-6. Je vous recommande la lecture de ce numéro. En particulier les textes de J.-A. Miller p.69-77 et de Véronique Voruz, p.17-21

judiciaire), le référent est dans l'impératif de sa propre jouissance : « Jouis ! ». Nous cette année l'occasion de vérifier les effets de cette contrainte interne sur la vérité.

Comment, dès lors qu'elle est nouée à l'impératif de la jouissance, traiter la question de la vérité ? Je pense que – dans l'exemple cité plus haut - le tribunal l'a traité comme il le fallait – il a bien commis ce délit et il a été condamné dans une logique qui met en acte qu'il est impossible qu'il en soit autrement face à ces faits ; faire ainsi rend impossible le discours donc le lien social⁶. C'est ce que j'appellerais le temps un que je résume à : il l'a fait ou il ne l'a pas fait ! Mais, il y a un second temps. Celui-ci tente de prendre en considération les singularités du criminel. Ce temps peut éclairer la justice sur les mesures proposées/imposées au criminel. Dans ce temps « deux » qui est celui de l'expertise, le psychanalyste tente d'appréhender l'autre vérité, celle qui circule dans les rainures du dire du cambrioleur, celle dont il jouit et dont il ne veut/ne peut pas se faire responsable.

Vous savez que le « Je » ne se confond pas avec celui qui parle ; que le sujet de l'énoncé (celui qui dit ou qui a l'intention de dire) n'est pas identique au sujet de l'énonciation (celui que vous déduisez de ce qui est dit, ou qui a été dit). Tout l'intérêt mais aussi toute la difficulté de notre travail autour de la vérité consiste : « *non pas de savoir si je parle de moi de façon conforme à ce que je suis, mais si, quand j'en parle, je suis le même que celui dont je parle* »⁷. Je réécris la phrase ainsi : Il ne s'agit pas de savoir si le délinquant parle de lui de façon conforme à ce que qu'il est, mais si, quand il parle de lui, il est le même que celui dont il parle. C'est dans cet écart que se situe l'essentiel de ce qui nous occupe et qui va, par exemple, déterminer « l'appréciation » que le policier, le Procureur, le Juge, l'agent de probation, l'assistant social, l'avocat, l'expert ou le « psy » fait de lui.

Ce qui autorise Lacan à parler de la vérité en termes de discours c'est, vous l'avez entendu, la proximité de la vérité avec le semblant, le signifiant, la parole : « *Le semblant est la fonction première de la vérité. (...). Il est impossible, sans cette référence, de qualifier ce qu'il en est du discours. (...). La dimension de la vérité supporte celle du semblant* »⁸. C'est pourquoi, quoi que vous disiez, ça touchera toujours au vrai, mais ça ne signifie pas que tout ce que vous dites est vrai.

Lacan lie toujours la question de la vérité avec la parole et plus particulièrement avec la jouissance qui se loge à la racine même du discours. Sa connexion à la jouissance fait que la vérité ne peut pas se dire directement. Celle-ci apparaît dans les interstices du dit, dans ce qui rate, dans ce qui cloche ce qui est une manière de dire que la vérité sur le sujet apparaît dans son symptôme (synthôme). Qu'elle se loge au niveau de l'inconscient. Or, chez l'être parlant, la vie asymptotique n'existe pas. C'est ce que rappelle ce passage de Lacan : « *Quand dans mon texte, qui s'appelle la « Chose Freudienne » (...), je fais surgir cette entité qui dit : « moi, la vérité je parle ». La vérité parle (elle parle au « Je »). Puisqu'elle est la vérité, elle n'a pas besoin de dire la vérité.*

⁶ Le discours, c'est le lien social parce « *qu'en fin de compte, il n'y a que ça, le lien social. Je le désigne du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant* »⁶. Vous avez tous l'expérience d'un sujet psychotique avec lequel vous n'êtes pas parvenu à faire discours et donc sur lequel votre symbolique n'avait pas prise.

⁷ J. Lacan, « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* » (1957), Ecrits, Seuil, Paris, 1966, p.517.

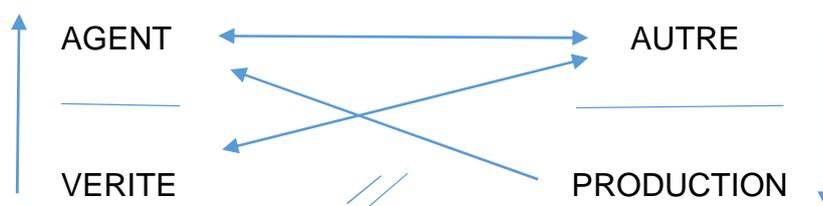
⁸ J. Lacan, « Séminaire XVII, « *D'un discours qui ne serait pas du semblant* », Paris, Seuil, 2006, p.24-25

Nous entendons la vérité et ce qu'elle dit ne s'entend que pour qui sait l'articuler ce qu'elle dit dans le symptôme, c'est-à-dire dans quelque chose qui cloche. Tel est le rapport de l'inconscient en tant qu'il parle avec la vérité »⁹. C'est ce que je vous pointais tout à l'heure, lorsque je disais que les personnes dont nous nous occupons nous parlent avec leurs problèmes.

Vous voyez qu'évoquer la question de vérité revient immédiatement à questionner le langage, celui qui parle, le locuteur, le sujet de l'énonciation. C'est pour cette raison que j'ai été davantage attrapé par la représentation de la « *bouche de la vérité* », qui illustre l'affiche de cette année, que par les diverses figures symboliques d'apparition de « la vérité » représentée par une femme sortant d'un puits¹⁰. Cela dit, encore faut-il démontrer ce lien entre la vérité et le discours, c'est ce que fera Lacan.

Je vais terminer cette introduction du thème avec la démonstration que Lacan fait entre la vérité et la structure du discours. Je vais en poser les bases (d'où les dessins). La première chose qui doit être dite d'un discours est qu'il est toujours un aveu de maîtrise sur le Réel. La seconde que nous devons poser est que tous les discours se présentent comme gros de conséquences, mais ces conséquences demeurent le plus souvent obscures. Lacan va jusqu'à asséner que tout ce que nous sommes tombe sous le coup des conséquences du discours (réf. note 7, p. 33 et 35).

Lacan a développé la formule de quatre discours (cf. feuille annexée). Dans ce schéma, qui représente des positions logiques, la vérité a une place. Ça illustre déjà qu'il n'y a pas de vérité sans parole et inversement¹¹. La vérité a ici une position précise, elle est en place de moteur, sous celui qui parle (qui n'en sait rien) et surtout, elle ne reçoit aucun flux ou induction des autres places. Elle s'adresse ainsi soit à l'agent (celui qui parle), soit encore à l'autre (le récepteur) ou encore reçoit de l'Autre (double sens de la flèche).

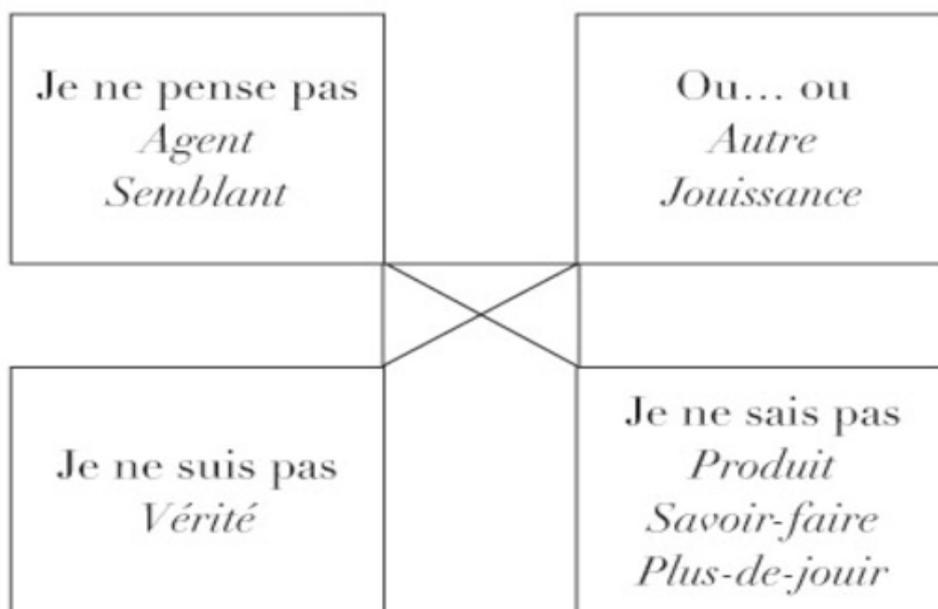
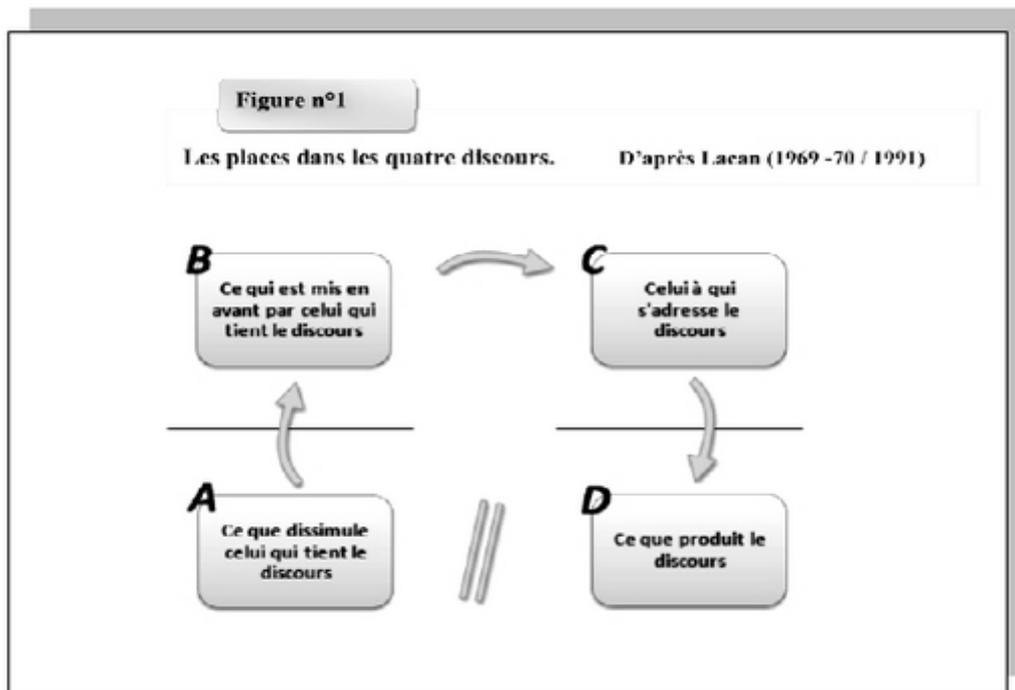


Je vous transmets aussi deux autres schémas qui illustrent, sous d'autres angles, les quatre discours. Regardez plus particulièrement le dernier (les mots en italique que j'ai reproduit sur le tableau).

⁹ J. Lacan, « *Le Séminaire, La Logique du Fantôme, 1966.1967* », cours du 19 avril 1967 p.2, inédit.

¹⁰ Dans la mythologie, la Vérité, fille de Sature ou du Temps, est mère de la justice et de la vertu. On la représente sous la figure d'une femme souriante, mais modeste. Elle est le plus souvent nue, tient à la main droite un soleil qu'elle fixe, de la gauche un livre ouvert avec une palme et sous l'un de ses pieds le globe du monde. Quelque fois on lui donne un miroir. Plus rarement on la représente, dans toute sa nudité, et sortant d'un puits. Source : Mythologie grecque et romaine, Dioperso.

¹¹ Cf. Dites n'importe quoi, cela aura toujours un lien avec le vrai.



Les quatre places mentionnées sont des places logiques stables qui définissent 4 structures (discours), rien de plus :

- L'agent est celui qui parle (dans le discours du maître : S1), celui qui fait agir. Il commande.
- L'autre, c'est celui à qui l'agent s'adresse (dans le discours du maître : S2, le savoir).
- La vérité. C'est une place ! Cette place peut être occupée par S barré, S1 ; S2 ou petit « a ». Cette place renvoie à la part méconnue de l'agent, méconnue mais qui le met en mouvement (c'est S barré dans le discours du

maître, soit la division du sujet). Chaque discours s'énonce au nom d'une vérité¹². Vous observez que la place de la vérité ne reçoit aucun flux.

- La production, c'est l'effet du discours (c'est aussi l'objet « a », le plus-de-jouir, ou la plus-value). Le plus de jouir tient à l'énonciation, il est produit par le discours. C'est autour du plus-de-jouir que se joue la production de l'objet « a ». « *Le plus-de-jouir est fonction de la renonciation à la jouissance sous l'effet du discours. C'est ce qui donne sa place à l'objet a* »¹³.

Dans ce schéma, vous voyiez que les places sont des places stables mais aussi qu'il y existe une circulation interne très précise. Son trajet n'est pas circulaire parce qu'il y a dans le schéma un impossible représenté par l'absence de circulation entre la vérité et la production.

A partir de ce schéma et de la rotation d'un ¼ de tour à chaque fois, Lacan identifie la possibilité de quatre discours. **Le discours de l'hystérique** qu'il qualifie de mythique, d'originaire non pas parce qu'il serait apparu en premier mais parce que ce discours traduit la position de plainte du sujet confronté à la faille permanente qui existe entre ce qu'il demande et ce que l'Autre lui offre (ce n'est jamais ça). **Le discours du Maître**. Il est l'organisateur principal du lien social. Il représente la structure du parlêtre soit le fait qu'un signifiant (S1) représente un sujet (S) non pas pour un autre Sujet mais pour une autre signifiant (S2). **Le discours de l'Université** (ou de la science) et finalement le **discours de l'Analyste**.

A partir des observations qu'il fait de notre modernité, en particulier de notre société de consommation d'objets, Lacan en ajoute un cinquième. **Le discours Capitaliste**. Ce dernier discours n'est pas le fruit des permutations mais d'une inversion dans le discours du Maître, ce qui va complètement bouleverser la circulation et la logique du lien social. Le flux va désormais de l'agent (Sujet barré) vers la vérité (S1) puis vers l'autre (S2) puis vers le produit (a) et enfin vers l'agent (Sujet barré). Le flux devient circulaire, rien de l'arrête, il n'y a plus d'impossible (le fantasme d'une production sans fin). Le discours n'est plus adressé en direction de l'autre mais vers la vérité. La vérité (S1) est nourrie par l'agent (Sujet barré) et surtout l'agent (sujet barré) peut être mis en contact avec l'objet (le produit) ce qui lui laisse supposer qu'il n'y a pas d'obstacle au fantasme. Le sujet barré devient le maître des signifiants qu'il produit (trajet 1) et qu'il échange (trajet 2). Le capitaliste peut ainsi jouir sans entrave sans temps d'arrêt puisque tout est circulaire.

Ici, je veux ajouter une précision sur l'objet petit « a ». L'objet dit petit « a » est une invention de Lacan. Il dit d'ailleurs que c'est la seule chose qu'il ait inventée. Dans le discours capitaliste (dérivé du discours du maître) vous voyez qu'il s'inscrit sous le nom, la fonction, d'un « plus-de-jouir ». Pour bien comprendre l'importance de ce dont il s'agit, je veux citer ce qu'en dit J.-A. Miller dans les six paradigmes de la jouissance. Vous sentirez alors le caractère très concret qu'a cet objet petit « a » dans notre modernité : « *La notion de plus-de-jouir apporte du nouveau sur la jouissance. (...)*

¹² Comme cette place peut déjà être occupée par 4 objet différents, la vérité dans le discours ne peut pas être UNE. Cela dit, Lacan dit aussi que « *rien n'est plus brûlant que ce qui, du discours, fait référence à la jouissance. Le discours y touche sans cesse, de ce qu'il s'y origine* » (L'envers, p. 80). Je le lis comme : le point de vérité c'est la jouissance incluse dans ces 4 objets.

¹³ J. Lacan, « *D'un Autre à l'autre* », Paris, Seuil, 2006, p.19. De ce trajet sort quelque chose définie comme une perte. C'est cela que désigne la lettre « a » (cf. « L'envers de la psychanalyse », p. 13).

Lorsque la jouissance est présentée comme objet petit "a" de la pulsion, on en fait la liste, (...), l'objet oral, l'objet anal, l'objet scopique, l'objet vocal, et éventuellement (...), le rien. Mais quand vous pensez la jouissance comme plus-de-jouir, c'est-à-dire comme ce qui comble, mais ne comble jamais exactement la déperdition de jouissance (du fait de parler), ce qui, tout en donnant à jouir, maintient le manque-à-jouir, là la liste des objets petit « a » s'étend, s'amplifie. Les objets de la sublimation sont inclus dans la liste des objets petits « a ». La notion de plus-de-jouir chez Lacan a pour fonction d'étendre le registre des objets petits « a » au-delà des objets en quelque sorte « naturels », de les étendre à tous les objets de l'industrie, de la culture, de la sublimation, c'est-à-dire tout ce qui peut venir combler moins phi (la castration), sans réussir à le faire de façon exhaustive ». Vous avez là, ramassé en une dizaine de lignes, une superbe description de la logique de notre société de consommation; de ses restes inéliminables et surtout de son fonctionnement sans point d'arrêt comme le montre le discours capitaliste que décrit Lacan.

Lacan n'a, à ma connaissance, pas construit de formule (mathème) pour la psychose. C'est probablement parce que le psychotique ne s'inscrit pas dans un discours. Sur cette question Lacan nous donne une précision dans son cours du 21 janvier 1970 de « *L'envers de la psychanalyse* ». Se référant à Freud, il demande à son auditoire comment Freud définit-il la position psychotique ? « *Précisément de ceci qu'il appelle, chose étrange, « Unglauben », ne rien vouloir savoir du coin où il s'agit de la vérité* » (p.71). L'Unglauben, c'est l'incroyance. Je vous ai signalé au début qu'il existe un lien entre la croyance et la vérité. Le psychotique n'est pas dans une croyance, il est dans une certitude, souvent inébranlable. Même une vérité, le savoir de la Loi, par exemple, ne l'ébranle pas. Or, si dans le schéma de base des quatre discours vous supprimer la place de la vérité, celle qui met le tout en mouvement et qui n'est nourrie par aucune autre place, qu'arrive-t-il ? Il n'y a plus de discours possible, plus rien ou plutôt on ne sait plus/pas ce qui pousse l'agent à dire. Mais tout cela mériterait d'être plus approfondi.

Donc ! Interroger la vérité s'est s'intéresser au point de nouage énigmatique qui est fait entre le corps qui énonce et le matériau qu'il utilise pour énoncer. Questionner la vérité s'est interroger l'usage, toujours privé, singulier, de cet outil qu'est le langage; outil mis en mouvement dans un acte de parole répété puisqu'un signifiant tout seul, un mot écrit tout seul (voir même une chaîne de mots), n'a pas de vérité en soi (exceptée la cause qui a fait qu'on ait choisi celui-là et pas un autre). S'il en acquière une c'est surtout parce qu'il est soutenu par un « parlêtre »¹⁴ pris dans un discours, un lien social.

Pour conclure, le rapport du langage à la vérité constitue un élément fondamental du lien social, de notre culture : « *Le langage, dit Lacan, cet instrument de son mensonge, est traversé de part en part par le problème de sa vérité* »¹⁵. Cependant, il montre qu'il y a donc au cœur du langage une faille ; il – le langage – ne peut pas dire la vérité vraie parce que la vérité est infinie et que les mots pour la dire n'y suffiraient pas. D'essence langagière, puisqu'elle s'instaure de l'infini des chaînes signifiantes, la vérité ne peut être dite totalement. D'où cette formule de Lacan : « *Je dis toujours la*

¹⁴ Le terme de « parlêtre » noue le corps et le langage. C'est un néologisme proposé par Lacan pour faire entendre à ceux à qui il enseigne que le corps de l'être de l'humain est pris, englué, dans la parole et que l'être parlant « *est celui qui prend être de la parole* ». J. Lacan, Compte rendu du cours « *...ou pire* », Ecrits, Seuil, 1966, p. 623.

¹⁵ J. Lacan, « *Propos sur la causalité psychique* », Ecrits, Seuil, Paris, p. 166.

*vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel »*¹⁶. Le réel qui, pour Lacan, n'est pas la réalité mais ce qui est hors langage, hors signification, hors symbolique. C'est là notre principal obstacle lorsque nous nous coltinons la recherche de la vérité.

Je termine mon introduction avec une citation qui nous servira de boussole pour saisir de ce qu'il en est de la vérité dans les situations que nous présenterons : « *La vérité qui parle dans ce qui se dit, dit quelque chose de différent de ce que vous voulez dire* »¹⁷. C'est un fait ! La vérité loge dans ce trou. Si elle est silencieuse et non dicible, elle n'est pas sans conséquences. « Parler vrai » pour la psychanalyse ce n'est pas tant chercher la vérité dans le sens concret, courant. C'est plutôt de ne pas reculer devant ce qui fonde les conséquences de notre dire. Ce n'est pas dire cette vérité qui nous pousse à parler et agir puisqu'elle ne peut pas être dite. Ce qui importe c'est de ne pas reculer devant la vérité/jouissance qui nous parle et que l'on peut constater dans les conséquences de nos dires et de nos actes. Comment se servir de ce fait dans l'écoute du criminel ? C'est ce que nous tenterons d'examiner cette année.

Je vous remercie pour votre attention.

¹⁶ J. Lacan, « *Télévision* », Seuil, Paris, 1974, p.9.

¹⁷ Jacques-Alain Miller, « *La psychanalyse, sa place parmi les sciences* », Mental, 2011, p.18.